

L'extrême droite française et l'écologie

Contrairement à ce que nous pouvons ou entendre ici ou là, l'extrême droite s'intéresse à l'écologie depuis une période relativement ancienne. En France, les premières formulations cohérentes datent de la seconde moitié des années 1980. Ces formulations cohérentes ne sont pas le fait du Front national, qui ne s'est guère intéressé à cette thématique, mais du fait de la Nouvelle Droite à compter de la fin des années 1980. Nous proposons de revenir sur cette généalogie, afin de montrer comment l'extrême droite s'est emparée de cette thématique.

Pour comprendre l'intérêt de militants pour l'écologie, il faut revenir à l'histoire d'une école de pensée importante de la droite radicale française : la Nouvelle droite. C'est un courant important de la droite radicale française depuis 1968, connue pour avoir théorisée une pensée néopaienne. Depuis le milieu des années 1980, elle a développé un discours écologiste.

La Nouvelle Droite a des liens de filiation avec des mouvements issus du romantisme politique qui étaient eux-mêmes proches des premiers milieux écologistes, tels certains courants de la « Révolution Conservatrice » allemande, grande référence néo-droitière.

Il existe aussi une écologie d'extrême droite issue d'une dissidence du GRECE et évoluant au sein de la nébuleuse identitaire, que j'ai appelé dans un autre article le courant « folkiste ». La pensée folkiste se caractérise par les traits suivants : refus de la mégapolis à l'avantage de la vie dans des communautés villageoises ; éloge et défense des particularismes régionaux ; attrait pour les activités folkloriques souvent de nature païenne (célébration du solstice d'été, sapin de Noël, veillée, arbre de mai, costumes régionaux, etc.) ; éloge du naturisme et des médecines naturelles ; refus du christianisme universaliste destructeur des particularismes culturels locaux ; prône le régionalisme ; refuse le métissage au nom de la préservation des identités. Elle promeut donc un mode de vie autarcique, antimoderne, respectant les identités régionales et folkloriques, assez proche, dans un sens, du « biorégionalisme », le racisme différentialiste en plus.

Ce courant est surtout représenté en France par le groupuscule Terre et peuple, fondé par trois vieux militants de l'extrême droite issus de la Nouvelle Droite : Pierre Vial, Jean Haudry et Jean Mabire. L'extrémisme politique se ressent dans le discours écologique. Ainsi, Pierre Vial, dans un éditorial, « Le feu de l'enfer », publié sur le premier site Internet du groupuscule identitaire Terre et Peuple, réclame la peine de mort pour les pyromanes qui font partir en fumée chaque année des milliers d'hectares de forêt. Évidemment, cette forme de discours écologiste s'oppose violemment aux valeurs « de gauche ». Cependant, nous ne trouvons aucun de thèmes ouvertement d'extrême droite, ni cette violence dans les différents discours écologistes néo-droitiers.

Les néo-droitiers observent que la plupart des thèmes écologistes ont appartenu ou appartiennent encore à un univers de référence plus conservateur que libéral. En effet, selon eux, l'écologie est l'héritière du romantisme plutôt que celle des Lumières. « Que l'on songe, par exemple, écrit assez justement le néo-droitier Charles Champetier, aux vertus de la vie naturelle célébrées face aux vices de la vie urbaine, à l'idée de nature conçue comme un ordre harmonieux, au refus du progrès, à la réaction esthétique contre la laideur de la société industrielle, à la métaphore de l'“organique” opposé au “mécanique” ou du “vivant” face à l'abstrait, à l'éloge de l'enracinement et des petites communautés... » Par conséquent, « [...] la terre apparaît ici comme donatrice primordiale de l'élément nourricier et ordonnatrice d'un mode de civilisation traditionnelle que la révolution industrielle n'aura de cesse de transformer en un “monde perdu” dont le romantisme eut, le premier, la nostalgie. »

Toutefois, la Nouvelle Droite n'a pas toujours eu un intérêt pour l'écologie, durant elle a fait l'éloge de la technique et du caractère prométhéen de la civilisation européenne. En effet, dans les années 1970, Alain de Benoist refusait le catastrophisme écologique tout en reconnaissant la dégradation effective de l'environnement depuis le début du XX^e siècle et la responsabilité de la société marchande. Celui-ci jugeait et jaugeait l'écologie via le discours néo-malthusien d'un René Dumont. La Nouvelle Droite d'alors soutenait que les écologistes idéalisaien la nature, dans une optique rousseauiste. Alain de Benoist écrit alors, sous le pseudonyme de Robert de Herte : « [...] les écologistes ne retiennent de la “nature” que les aspects rêvés correspondant à leur désir. Les mêmes qui nous pressent instamment d'en revenir à la “nature”, sont aussi ceux qui refusent des faits de nature aussi élémentaires que la sélection, l'inégalité, la hiérarchie - en affirmant que ces notions, propres à tout

système vivant, ne sont pas extrapolables au milieu humain. Et ce sont encore les mêmes qui prétendent que l'on peut, à volonté, modifier l'homme en agissant sur son milieu - et, par-là, le désengager des "pseudo-fatalités biologiques". Le mouvement écologique réussit ainsi le tour de force de tomber en même temps dans l'erreur de la croyance en la toute-puissance du milieu, et dans les errements "ultra-naturalistes" du matérialisme biologique. »

À l'époque, Alain de Benoist considérait que la pensée écologique était la conséquence d'un complexe de culpabilité provenant du christianisme. Pour la Nouvelle Droite des années 1970, marquée par le positivisme, la nature reste la propriété de l'Homme. Il peut et doit donc la faire fructifier et la mettre en valeur, l'anthropiser, mais en respectant une certaine modération la préservant de la tentation prométhéenne.

La position néo-droitière s'est renversée à la fin des années 1970, avec la prégnance grandissante du discours antimoderne au sein de la Nouvelle Droite, héritée de la « Révolution conservatrice allemande » dont les textes sont alors redécouverts et relus.

Cette évolution est perceptible dès 1994, date à laquelle se ressent l'influence d'écologistes radicaux, tel le Britannique Edwards « Teddy » Goldsmith, l'animateur de la revue *The Ecologist*. Le rapprochement aurait été facilité par le fait que Goldsmith incarne une écologie et un antimondialisme conservateurs.

Le rapprochement avec Goldsmith s'est fait grâce à un membre du GRECE, Laurent Ozon, vieux routier de l'extrême droite identitaire et écologue de longue date. Il est aujourd'hui un théoricien identitaire de la remigration. Il anima entre 1994 et 2000 une revue, *Le recours aux forêts*, revue de l'association Nouvelle Écologie, qui doit être considérée comme la revue écologiste de la Nouvelle droite, qui publia des articles de théoriciens de l'écologie ou de la décroissance qui, à l'époque, ne voyaient rien à y redire.

Ozon fut également membre du parti d'Antoine Waechter. Vers le milieu de 1998, Laurent Ozon fut désigné par les instances du Mouvement Écologiste Indépendant comme responsable de communication pour la campagne des Européennes de 1999. Il amena alors avec lui la femme d'un des dirigeants du GRECE. Enfin, il fut proche, comme Alain de Benoist, de Teddy Goldsmith, le fondateur de *The Ecologist*, l'une des plus vieilles revues écologistes dont il existe une version française. Ozon dirigea même une collection chez l'éditeur écologue Le Sang de la terre, un éditeur réputé de ce milieu. Depuis, il a évolué

vers une pensée identitaire « dure », condamnant l'immigration au profit de la défense de la race blanche dans des termes que n'auraient pas renier l'extrême droite la plus dure, avec la création du fantomatique groupuscule Mouvement pour remigration lancé en 2014 : il parle ainsi d'immigration de colonisation, dont la conséquence est une substitution ethnique en Europe.

Comme nous venons de le dire, Benoist, dans les années 1990, évolue vers des considérations écologistes. Selon Alain de Benoist, « L'écologisme naît de cette claire conscience que le monde d'aujourd'hui est un monde "plein", qui porte de part en part la marque de l'homme : plus de frontière à repousser, plus d'ailleurs à conquérir. Toutes les cultures humaines interagissent avec l'écosystème terrestre ; toutes sont à même de constater que l'expansion illimitée, la croissance économique posée comme fin en soi, l'exploitation sans cesse accélérée des ressources naturelles nuisent aux capacités de régénération de cet écosystème. À cela s'ajoute, dans les pays développés, la disparition de l'agriculture comme mode de vie principal d'existence, qui a pour conséquence de dissocier la temporalité humaine, irréversible, de celle des cycles et des saisons. » Il faut donc « empêcher le capitalisme de pourrir la planète » (titre d'un dossier paru dans *Éléments* à la fin de l'année 2005). Les articles de ce dossier sont écrits par Alain de Benoist qui est devenu dans les années 2000 un ardent défenseur de la théorie de la décroissance, faisant l'éloge d'une certaine frugalité.

A compter des années 2010 environ, Hervé Juvin, qui vient de la droite libérale (il était un proche de Raymond Barre puis de Corinne Lepage), s'est rapproché de l'extrême droite, d'abord en participant en 2013 à un colloque du Bloc Identitaire (à la suite de la publication de la *Grande séparation*), puis en alimentant intellectuellement Marine Le Pen sur les thématiques de l'écologie, enfin en tenant une chronique dans *Eléments*, le magazine de la Nouvelle Droite.

Ces thèmes se sont diffusés, au-delà de la Nouvelle Droite, dans les autres organisations d'extrême droite, comme l'Institut Iliade, fondé en 2013 pour perpétuer et diffuser les idées de Dominique Venner. Aujourd'hui les dirigeants de cet institut se retrouve derrière Eric Zemmour. En outre, des revues ou groupes que nous pouvons qualifier sans peine de néonazis redécouvrent certains théoriciens de la Révolution conservatrice allemande, ainsi que des cadres nazis ayant eu une réflexion de type

écologique. Nous pensons évidemment à Richard Walther Darré, ministre de l’Agriculture du Reich, et général SS. Ses livres sont toujours publiés en France, en particulier ses principaux : *La race, nouvelle noblesse du sang et de la terre* (2010), et *Pour une nouvelle paysannerie* (2020).

Ces formes d’écologie sont ouvertement racistes, les groupes humains étant considérés comme des espèces animales ayant chacune son biotope. Cela permet de faire une analogie avec des espèces « invasives ». Elles permettent aussi de développer un antijudaïsme et un antichristianisme, l’origine de la crise écologique actuelle étant à chercher dans les commandements de l’Ancien testament.

Au-delà de la Nouvelle Droite, l’écologie s’est développée depuis le début des années 2000 dans les milieux les plus extrémistes de la droite radicale, dans une variante survivaliste. Ce survivalisme raciste et antisémite, fait la promotion d’une mixophobie, c’est-à-dire d’un rejet du métissage, et prône en retour une séparation physique des groupes ethniques, recherchant une installation de « colonies » blanche dans des zones reculées, à l’instar des groupes racistes américains.

Cet intérêt pour cette façon de vivre de la part de l’extrême droite se constate par la multiplication des formations et des stages de survie, proposés par différentes personnes évoluant dans la mouvance radicale de droite. Il se voit aussi par la multiplication des articles et des livres sur ce sujet, notamment par des groupes, des revues et/ou des éditeurs jusqu’alors éloignés de ces préoccupations. En 1999, *Éléments pour la civilisation européenne*, le magazine du GRECE, a consacré un dossier sur « Les 36 familles de droite » dans lequel n’apparaissait pas le survivalisme, malgré les tentatives d’Olivier Devalez, un ancien skinhead, d’acclimater cette pratique en France dès le milieu des années 1980. Par contre, le même magazine a fait paraître en 2013 un long entretien du Suisse Piero San Giorgio dont les propos ont été recueillis par Alain de Benoist.

Politiquement, Piero San Giorgio est un vieux militant d’extrême droite, ancien collaborateur de Synergie Européenne aujourd’hui proche d’Égalité et Réconciliation d’Alain Soral. Il est également l’un des auteurs actuellement les plus en vue de la mouvance survivaliste européenne : en février 2013, son livre *Survivre à l’effondrement économique*, s’était

déjà vendu à plus de 25 000 exemplaires. Dans ses ouvrages, il théorise le concept de « Base Autonome Durable » (BAD) comme moyen de survie. Selon lui, il faut d'acquérir des propriétés dans des zones rurales afin d'y établir des bases retranchées auto-suffisantes tant au niveau alimentaire qu'énergétique, avec de quoi tenir une période difficile et de participer à une guerre civile qu'il juge inéluctable.

Des structures comme l'association Égalité et Réconciliation surfent sur cette mode et en font aussi la promotion : ainsi, Kontre-Kulture, sa maison d'éditions propose un ouvrage à l'usage des néo-ruraux, tandis que l'un des sites commerciaux d'Alain Soral, Instinct de survie, est spécialisé dans ce domaine, et propose des stages de survie. En 2014, il est devenu Prenons le maquis.

De fait, une partie de l'extrême droite et de la droite réactionnaire s'est découvert un intérêt pour les thèmes écologiques, décroissants (dont la notion de « sobriété heureuse »), en lien avec à la fois le refus de l'immigration et le rejet de la « théorie du genre » : selon eux, il faut respecter le bimorphisme sexuel propre aux humains et donc rejeter l'homosexualité, l'homoparentalité, le changement de sexe, l'avortement, etc.

Certains mouvements néofascistes, copiant le mouvement italien de la Casa Pound (Maison Pound, en référence à l'écrivain Ezra Pound), comme le MAS (Mouvement d'Action Sociale) soutiennent les occupations de sites contestés en compagnie des ZADistes. Ils se présentent d'ailleurs comme des altermondialistes de droite.

Ainsi, des identitaires ont repris à l'extrême gauche le principe des AMAP, qu'ils ont mis en pratique, comme « Terroirs et productions de France » ou « coopérative parisienne ».

En fait, derrière la défense de l'écologie, il y a chez ces militants une nostalgie d'un monde fermé, traditionnel, respectueux des particularismes régionaux et culturels. Cette vision du monde doit donc être analysée comme une réaction aux Lumières. En conséquence, elle peut et doit être vu comme un retour à un état premier, organique dans lequel l'homme vit en harmonie avec la Nature.